

Film-il Télévision-elle

Normand Chabot

Volume 9, Number 1, September–November 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34254ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chabot, N. (1989). Film-il Télévision-elle. *Ciné-Bulles*, 9(1), 40–41.

Film-il Télévision-elle

par Normand Chabot

Cinéma, as-tu un sexe ? De quel médium tires-tu ta plus grande jouissance ? du corps creux télévision-elle, du phallus film-il ? Quand donc comprendrons-nous que le cinéma est asexué, qu'il se situe également hors de l'androgynie vidéomatique, quelque part dans l'universalité : le divin. Mais qu'en est-il de son fils, de sa fille ? Pour le moment, laissons de côté les bâtards (Dieu sait qu'il y en a).

Pourquoi-il ?

Parce que le film-il se donne 24 fois comme vérité par seconde ; ce qui constitue son entité prétendument masculine. L'homme, de tous les temps, se veut rationnel, droit comme la ligne du peintre David ; c'est là la racine de ses quelques défauts de caractère. Rationalité qui, au cinéma, se présente toujours « par derrière » pour le spectateur. Ce n'est pas parce que l'on prend l'autre « par derrière » que la raison n'a plus sa place ; Sade, écrivain, nous a démontré que la perversion a besoin de toute sa tête.

Un projecteur crachant un faisceau lumineux est suffisant pour créer le leurre. Il tape derrière la tête, on y croit, on s'y soumet presque, tel l'enfant devant le surmoi. Ce dernier attaque toujours « par derrière » et il a toujours raison. Il n'y a rien de mieux qu'une taloche paternelle derrière la tête pour former de bons cinéphiles ! Rappelez-vous **les Quatre Cents Coups** de François Truffaut.

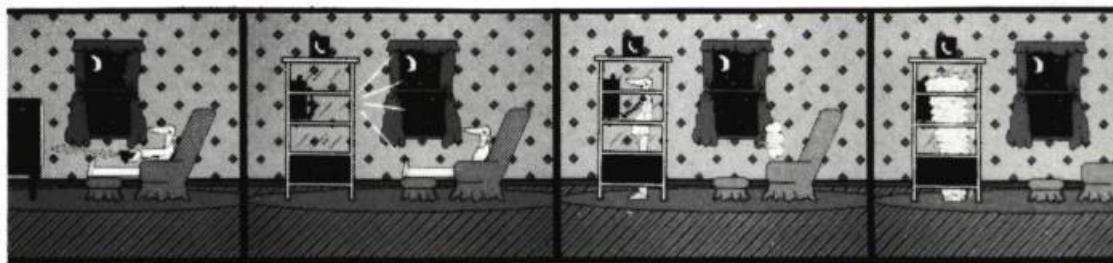
Il y a quelque chose d'exclusif, de rigide, de sadique même, dans la projection filmique : une vigilance hypnoïde, un « voilà » qu'il ne faut pas manquer sous peine d'incompréhension. Mais qui donc nous réprime si notre attention faiblit, pis encore si nous visionnons le film-il à la télévision-elle, sinon le *pater familias* : le cinéaste. Fellini — pour prendre un exemple — est l'autorité, le responsable, le *padre* du film : le « metteur en ceinte ». Le tournage filmique nécessite une poigne de fer et une épaule réconfortante : une double contrainte (*double bind*) nouvellement exercée par l'homme. Qu'advient-il des pauvres acteurs, actrices ? Névrose de transfert ?

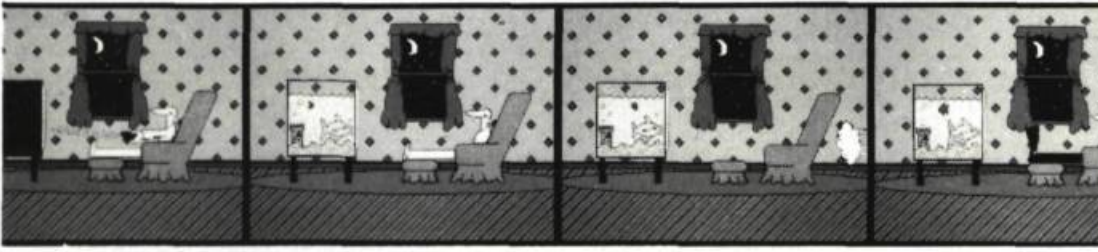


Pendant ce temps, le cinéaste jouit de l'Âge Noir, du pouvoir que lui ont légué ses ancêtres mâles pour perpétuer sa suprématie dans l'univers filmique ; à tort ou à raison. Le « sujet supposé savoir » serait-il donc le seul à se frotter au *Logos* ?

Pourquoi-elle ?

On dit des tableaux baroques et impressionnistes qu'ils sont féminins, car ils symbolisent par leur touche et leur coloris la sensibilité, l'émotion et, pourquoi pas, le caractère non fini de la toile. Ces oeuvres permettent un double leurre : premièrement, il ne s'agit là que d'une re-présentation ; deuxièmement, l'analogon qui de loin représentait quelque chose de décelable pour le spectateur n'est de près que rapprochement de couleurs. Cette théorie peut s'appliquer à la télévision-elle, car elle n'est en fait qu'un point lumineux parcourant





l'écran : pas d'entité, jamais d'image complète, pas de vérité. Comme l'homme, du haut de sa tour de rationalité et de bien d'autres choses, l'a toujours voulu pour la condition féminine. Mais rien ne sert d'être complet pour désirer, encore moins pour séduire.

Cronenberg eut l'idée — masculine ? — de représenter dans **Vidéodrome** la télévision-elle comme désirante, palpitante, suçante !... Deborah TV Harry en séductrice cathodique use suffisamment de son charme pour susciter l'excitation nécessaire à la copulation. Harry comme la télévision-elle se font prendre « par devant » par Woods et le spectateur ; à ce niveau, mettent-elles plus en confiance ?

La télévision-elle demeure un médium de l'intimité, de la propriété — à chacun son appareil — se dissociant ainsi de la horde sauvage des salles de cinéma. Chez soi, il y a le choix sensible, la nonchalance, un goût de légèreté : une certaine schizophrénie ; à la salle, la pression du coût, l'obscurité, une certaine impossibilité de s'évader : la paranoïa. Puis la séduction télé-visu-elle est rarement accaparante, ce n'est que celle d'un médium *fast-food* ; ce n'est pas comme le surmoi du film-il qui ne vous lâche pas d'une semelle. Si la séduction défaille, on *zappe* ou on ferme la télévision-elle. On peut bouder le père/film-il mais on quitte trop fréquemment la femme/télévision-elle. Ah ! l'incurable maladie du *zapping-divorcing*.

La télévision-elle a des rejetons dans chaque foyer. Sa principale qualité de reproduction en fait la

mère et l'éducatrice de la maison. Qui peut dissocier éducation et séduction ? Véritable relation mère/enfant — compte tenu de la durée des tournages (téléroman, télé-série, etc.) — la réalisation¹ télévision-elle implique un travail d'équipe plus soutenu, favorise le développement d'une atmosphère familiale sur les plateaux. De même que le mode de diffusion, basé sur un modèle sériel, répétitif, programmé en fonction d'habitudes sociales telles que les horaires de travail, d'études, des repas, etc. Qui de l'homme/film-il ou de la femme/télévision-elle en a décidé ainsi ? À moins que ce ne soit le choix du Dieu/cinéma que d'avoir une santé précaire. Les filles aussi tuent les pères ! Pourquoi pas ? Le film-il y est pour beaucoup dans la destruction du royaume cinématographique. Qui sera le/la/les Nietzsche du cinéma pour avouer : « Dieu est mort ! ». ■

1. Il est remarquable que l'on emploie pratiquement toujours l'expression « réalisation de » pour la télévision-elle alors qu'au cinéma, on utilise les formules « un film de », « dirigé par », etc.

1. Il est remarquable que l'on emploie pratiquement toujours l'expression « réalisation de » pour la télévision-elle alors qu'au cinéma, on utilise les formules « un film de », « dirigé par », etc.

